Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

36 | 2008

L'enquête judiciaire et ses récits - Mots, violence et
politique - Varia

Marieke Stein, « *Un homme parlait au monde* ». Victor Hugo orateur politique (1846-1880)

Paris, Honoré Champion, 2007, 771 p. ISBN : 978-2-74531448. 130 euros

Jean-Claude Caron

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/2742>

DOI : 10.4000/rh19.2742

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008

Pagination : 165-167

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Jean-Claude Caron, « Marieke Stein, « *Un homme parlait au monde* ». Victor Hugo orateur politique (1846-1880) », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 36 | 2008, mis en ligne le 05 juillet 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/2742> ; DOI : 10.4000/rh19.2742

Tous droits réservés

Et le localisme de la lutte espagnole ne pouvait être invoqué, car même les forces d'autodéfense formées à l'échelon communal ou provincial (*somatenes* et *miquelets* catalans) connaissaient une forte désertion. Même brièvement évoqué, l'héritage de la guérilla apparaît aussi négatif : celle-ci favorisa un brigandage endémique et contribua à une dérive conservatrice de l'armée.

Nous avons là un ouvrage joyeusement sceptique, ruinant les dernières idées reçues sur la Guerre d'indépendance espagnole. Chemin faisant, l'auteur réfute, de façon volontiers caustique mais (presque) toujours fondée, les arguments « idéalistes » de la plupart des spécialistes du sujet, en usant des derniers acquis historiographiques en matière de désertion, de brigandage et de monographies urbaines et régionales.

Jean-Marc Lafon

Marieke STEIN, « *Un homme parlait au monde* ». *Victor Hugo orateur politique (1846-1880)*, Paris, Honoré Champion, 2007, 771 p. ISBN : 978-2-74531448. 130 euros.

La question de l'art de la rhétorique croisée avec celle de l'éloquence politique ne cesse de hanter le XIX^e siècle. Avec l'avènement du parlementarisme, la tribune devient le lieu privilégié où, à partir de la Révolution française, se font et se défont les hiérarchies d'orateurs politiques, sommés de remettre constamment, pour les plus célèbres d'entre eux, leur titre en jeu. Cormenin en fit un véritable fonds de commerce avec le *Livre des orateurs*. L'harmonie recherchée, telle la pierre philosophale, entre le fond et la forme obéit à des normes qu'il est pour le moins imprudent de transgresser. La presse, par la plume et par le trait, a tôt fait d'exécuter proprement l'orateur maladroit. Hugo en sait quelque chose, lui dont la gloire accordée de son vivant comme à titre posthume au poète, au romancier, au dramaturge, ne toucha guère ses performances oratoires : il a pourtant prononcé, rappelle Marieke Stein, plus d'une centaine de discours dans les cinq assemblées au sein desquelles il a siégé. De plus, il s'est attaché à une réflexion continue sur l'art oratoire, entamée dès 1834 avec *Sur Mirabeau*. Ce dernier constitue bien, et hors les modèles de l'éloquence antique, l'un des maîtres absolus en la matière. Pour Marieke Stein, Hugo orateur politique entend s'inscrire, comme l'écrivain qu'il est, dans une autre temporalité que le présent de la politique et s'adresser à un public plus large que celui de ses collègues.

Reste que, comme Thomas Bouchet l'analyse dans un ouvrage consacré à la parole politique à l'Assemblée constituante de 1848³³, le chercheur doit au préalable réfléchir à la source (les discours) et notamment à ses formes multiples avant qu'une version canonique, le plus souvent « littérisée » et publiée en volume, ne s'impose avec l'*imprimatur* de l'auteur. Mais cette version définitive ne donne le plus souvent, en passant du « dire » au « lire », qu'une version remaniée, parfois fortement, des propos qui ont réellement été tenus à la tribune... Hugo n'échappe pas à la règle, soucieux d'intégrer ses discours à son œuvre littéraire, quitte à les récrire pour la

33. Thomas Bouchet, *Un Jeudi à l'Assemblée. Politiques du discours et droit au travail dans la France de 1848*, Québec, Éditions Nota bene, 2007 (voir le compte-rendu suivant, par Dinah Ribard).

postérité. Fondé sur un corpus de textes hugoliens large et quelque peu élastique, l'ouvrage se compose de quatre grandes parties. La première propose des « Réflexions hugoliennes sur l'orateur, son langage et sa fonction ». Marieke Stein y démontre toute la pertinence du croisement de la littérature de fiction et de la littérature politique. Elle aborde également la question de la Révolution française comme passage de la rhétorique traditionnelle à l'éloquence politique. L'écrivain Hugo, à l'instar d'un Lamartine ou d'un Chateaubriand, entend bien se faire entendre à toutes les tribunes qui l'accueilleront, de l'Académie française à la Chambre des députés, en passant par la Chambre des pairs.

La deuxième partie est consacrée à la pratique oratoire de Hugo devant les cinq assemblées auxquelles il a participé, de la monarchie de Juillet à la Troisième République. Cette étude offre à l'historien du politique une réflexion de premier ordre croisant des approches diverses de l'éloquence et de la représentation politiques (d'où parle-t-on ? au nom de qui ? de quels sujets ? avec quel but ?) dans un pays abondant peu à peu les rives de la démocratie parlementaire. Les quelque 200 pages de cette partie témoignent de l'évolution politique de Hugo, mais aussi sa volonté d'imposer une nouvelle forme d'éloquence. Marieke Stein suit pas à pas, ou plutôt mot à mot, la conversion républicaine de l'écrivain, avec la rupture de juin 1849, son refus de choix partisans au profit d'une indépendance d'esprit – et donc d'expression – hautement revendiquée. Face à cette radicalisation, qui culmine en décembre 1851, le poids de ses adversaires ne cesse de se renforcer, sans, pour autant, que celui de ses amis politiques ne se renforce de même. Hugo porte longtemps une image de monarchiste dont il ne se défera que lentement. À suivre Marieke Stein, du reste, c'est l'évolution conservatrice et réactionnaire des républicains de gouvernement qui explique la radicalisation démocratique d'un Hugo devenu le défenseur des causes perdues. Privé de tribune parlementaire durant son long exil, Hugo n'en garde pas moins une activité d'orateur en toutes occasions (en particulier lors des funérailles d'exilés ou de proscrits). Marieke Stein s'interroge sur la question du degré de captation du discours hugolien par les personnes – individus ou collectifs : voir notamment ce « peuple » qui est le destinataire premier de son éloquence, mais vis-à-vis duquel il est parfois en porte-à-faux. C'est en particulier le cas lors de « l'Année terrible » où, si l'avenir a donné raison à Hugo, le présent témoigne pour le moins de l'incompréhension, voire du rejet avéré d'une majorité de l'opinion publique, même chez les « républicains ».

On ne pourra, dans les limites de ce compte rendu, que résumer brièvement les troisième et quatrième parties de l'ouvrage. « Formes et fonctions du discours hugolien » constitue une analyse indispensable de la construction du discours hugolien, et pas seulement à usage des littéraires. Elle pose les questions jumelées du « comment écrire » et du « comment dire » (matériaux, brouillons, architecture, style, gestuelle, ton, etc.) dans ce théâtre qu'est toute assemblée parlementaire, où c'est bien de joutes, voire de duels oratoires (Hugo *versus* Montalembert) dont il est question. « Entre norme et subversion », résume Marieke Stein, qui insiste une fois encore et à juste titre sur le souci de Hugo d'être entendu, au delà de l'enceinte parlementaire, par le « peuple », son véritable auditoire, pour lequel il entreprend de se plier à une pédagogie discursive. La dernière partie, « Jugements sur Victor Hugo orateur », offre en particulier une analyse statistique (indicative) des réactions des auditoires devant

lesquels Hugo s'est exprimé, fondée sur les didascalies accompagnant le texte fourni par le *Moniteur universel*. Près de soixante journaux ont été dépouillés pour nourrir l'analyse émanant des contemporains de l'éloquence hugolienne. On sait la permanence de certaines images péjoratives (Hugo décrit comme « un poète en politique ») que la postérité n'abolira pas complètement.

Au total, malgré quelques scories éditoriales, une bibliographie un peu succincte et pas toujours à jour pour sa partie historique ainsi que quelques analyses par trop hypothétiques (« Si l'exil avait encore duré, il est possible qu'Hugo n'aurait plus cherché d'occasions de parler », etc.), cette remarquable analyse d'Hugo orateur politique apporte une précieuse contribution à l'histoire politique et parlementaire, grâce à une étude serrée, continue et fine du discours comme contenu et comme pratique, comme héritage et comme projection dans l'avenir.

Jean-Claude Caron

Thomas BOUCHET, *Un jeudi à l'Assemblée. Politiques du discours et droit au travail dans la France de 1848*, Québec, Nota Bene, 2007, 194 p. ISBN : 978-2-89518-250-4. 28 euros.

Le *jeudi à l'Assemblée* choisi par Thomas Bouchet pour situer sa présentation des « formes » et des « logiques du discours politique au milieu du XIX^e siècle » (p. 11), et par là leur restituer leur intensité, est l'une des séances que les membres de l'Assemblée nationale constituante de la Seconde République ont consacrées à débattre des articles du projet de préambule rédigé par la commission de constitution consacrés à la question cruciale du droit au travail, offerts à leur lecture à la fin d'août 1848. Le 14 septembre, les représentants du peuple ont clos par un rejet la discussion sur l'amendement déposé quelques jours auparavant par Mathieu de la Drôme, beaucoup plus explicite sur le droit au travail que ces articles 8 et 13 du projet de constitution ; puis ils ont examiné, avant de la repousser à une écrasante majorité, une reformulation de cet amendement proposée par Glais-Bizouin, représentant des Côtes-du-Nord. Un jour parmi d'autres de vifs débats, de discours plus ou moins longs, plus ou moins réussis et écoutés, d'interruptions et de tumulte, tels qu'ils sont retranscrits à peu près exhaustivement – après correction éventuelle par les intervenants – dans le *Moniteur universel* : à l'évidence, Thomas Bouchet s'intéresse ici non à proprement parler à l'histoire du droit au travail sous la Seconde République, ni même véritablement aux arguments échangés et aux enjeux de la discussion, même si chemin faisant il fait intervenir ces différents éléments dans son analyse. Ce qui l'intéresse, c'est en fait ce qu'on pourrait appeler la *vie* propre de l'Assemblée, la manière dont se succèdent, se nouent et se dénouent les interventions des orateurs, préparées ou non, attendues ou non, les raisons concrètes de l'efficacité d'un discours ou de l'indifférence dans laquelle il est écouté, la puissance ambivalente de la réputation – le flou du discours fort modéré de Lamartine, alors que l'amendement Glais-Bizouin est perçu comme « l'amendement de M. Lamartine » (p. 73), est d'autant plus remarqué et signalé dans les comptes-rendus de la séance par les journaux des jours suivants que son éloquence est célèbre – mais aussi celle du silence calculé (Thiers), le sens ou le non-sens politique du brouhaha. En présentant selon quatre rubriques (« Tensions », « Décalages », « Maîtrises », « Absences ») les comportements